

Dieu seul sait quels sont les déchirements de certaines âmes quand des douleurs imprévues les frappent droit au cœur. Madeleine serait morte du trépas de son mari, si, deux jours après son enterrement, et tandis que seule dans sa maison, couchée sur le sol, perdue dans sa douleur, secouée par les sanglots, ne songeant plus à manger et n'ayant plus l'apaisement du souvenir, son fils n'était entré dans la demeure plongée dans les ténèbres, et d'où s'échappaient les cris d'angoisse d'un cœur brisé.

Si dur qu'il fût, il se sentit remué. En un instant il eut allumé une chandelle, relevé sa mère, avec une sorte de douceur ; puis il s'informa de ce qui était arrivé.

Elle lui montra, sans parler, ses habits de veuve ; le mouchoir noir serrant sur son front ses bandeaux blancs ; il comprit tout. Sans doute, jamais il n'avait ressenti pour son père une tendresse ardente ; cependant il trouva le logis bien vide pendant plusieurs jours. Plus tard, cette femme en deuil, cette mère en larmes, le toucha moins qu'elle ne le gêna. Elle eut voulu sans cesse rappeler le nom de celui qu'elle regrettait. Madeleine ne faisait jamais un pas, ne donnait point un seul coup de bêche, sans se souvenir des heures d'amitié, de bonheur et de confiance. Les vieux meubles, la maison, tout, pour elle, parlait de l'absent qu'elle ne devait plus revoir.

Son fils l'écoutait en fumant sa pipe, ou bien, les coudes appuyés sur la table, il buvait à petits coups de l'eau-de-vie, tandis que la veuve racontait comment Pierre avait été tué, puis rapporté par les carriers.

Un matin, elle demanda à son fils :

— Que comptes-tu faire ? tu ne sais point d'état et tu ne peux être employé qu'en qualité de manoeuvre ou de charretier. L'ouvrage ne manque pas dans le pays, présente-toi dans les maisons. Les portes s'ouvriront devant le fils de Pierre Cervier.

Mathieu ôta sa pipe de ses lèvres et répondit d'une voix très calme :

— As-tu songé à régler la succession du père ?

— La succession ! répéta Madeleine en laissant tomber son ouvrage de couture, et qu'a-t-il laissé, Jésus Dieu ?

— Dame ! tu le sais mieux que moi.

— Alo s, tu exiges des comptes ?

— J'exige sans exiger, pour savoir. Vous faisiez de rudes économies, dans le temps.

— C'est vrai répliqua Madeleine ; j'ai couché sur un livre toutes les sommes mises de côté. Mais en face se trouve le total des mandats expédiés en Afrique à ton adresse.

— Vos cadeaux n'ont pas de rapport avec la succession.

Je tiens à t'expliquer pourquoi, au moment où ton père mourut il ne nous restait plus que quatre cents francs à la caisse d'épargne. L'enterrement et les messes m'ont coûté cher. . . . J'ai acheté une concession de terrain. . . . et maintenant. . . .

— Oui, maintenant ?

— Il y a deux cents francs dans le tiroir. . . .

— Cent pour vous, cent pour moi.

— Que veux-tu faire de pareille somme ?

— Entreprendre un petit commerce, répondit Mathieu avec un rire muet.

Il sembla à Madeleine qu'elle recevait un coup au cœur ; un coup presque aussi violent que celui causé par l'arrivée des carriers venant lui apprendre qu'on avait trouvé Pierre enseveli sous un éboulement. Cette fois elle perdait le mari, aujourd'hui elle comprenait que son fils était perdu.

Sans rien dire, avec cette dignité que les femmes trouvent dans la sincérité de leurs sentiments, Madeleine prit le trousseau pendu à sa ceinture, y chercha une clef qu'elle tendit à son fils, et lui dit :

Dans le premier tiroir de la commode, à gauche, cherche une bourse de cuir.

Mathieu apporta la bourse, en dénoua les cordons et vida le contenu sur la table ; il aligna deux fois cinq pièces d'or, et ajouta en en poussant la moitié devant sa mère :

— Voici ta part, je garde la mienne.

Madeleine avait repris son ouvrage de couture, et Mathieu ne vit point couler sur ses joues pâles deux grosses larmes qui tombèrent sur la toile.

Un moment, il essaya de rester dans cette chambre où semblait régner une atmosphère glaciale ; mais, gêné par le silence de Madeleine, il secoua les cendres de sa pipe, la mit dans sa poche et sortit.

Les regards de la veuve le suivirent.

Quand elles n'entendit plus le bruit de ses pas sur la route, elle tomba sur ses genoux.

— Seigneur, demanda-t-elle, serait-il un mauvais fils ?

Elle eut peur de réfléchir, de se répondre, et se contenta de prier.

Elle pria pour le cher mort qui, de là-haut, voyait sa détresse, et pour celui qui allait accomplir une œuvre mauvaise, puisqu'il n'osait la lui confier.

Mathieu revint assez avant dans la soirée ; il se trouvait sous

l'influence d'une méchante ivresse, et la flamme fauve de son regard causa à Madeleine une impression de terreur.

En entrant dans la chambre où sa mère l'attendait, il posa dans un coin un objet long, soigneusement enveloppé, et qui rendit un son clair.

— Qu'est-ce que tu rapportes ? demanda Madeleine en remplissant une assiette de soupe, qu'elle avait gardée chaude.

— L'outil de mon métier, répondit Mathieu avec le même rire sec et mauvais.

Il mangea la soupe ; puis, plutôt avec une hâte passionnée de revoir son acquisition que dans le but d'être agréable à sa mère en la lui montrant, il enleva les papiers, puis le morceau de laine qui l'en-tourait.

— Un fusil ! s'écria la mère.

— Et je te jure qu'il me sera un rude gagne-pain !

— S'igneur, mon Dieu ! que vas-tu faire ?

— Ce que font les gerfauts, les autours et tous les oiseaux de proie ; ce que font les loups en France ; en Algérie, d'où je viens, les panthères, les lions et les tigres.

— Chasser ! mais tu ne possèdes point de terres, malheureux.

— Les loups et les aigles ne prennent guère de permis de chasse, ma mère ; je ferai comme eux.

— Tu braconneras, alors.

— Dieu fit les bois et les peupla. Je comprends qu'un homme dise : Tu ne toucheras pas à mes arbres ; mais je n'admets point qu'il puisse interdire de tirer sur des bêtes qui se multiplient sans lui.

— La loi est la loi, fit la mère avec son bon sens de paysanne et sa logique de chrétienne ; le bien d'autrui ne nous appartient pas ; les propriétaires ont aussi bien le droit de garder leurs coupes de bois que leur gibier, et la preuve, c'est qu'ils clôturent leurs prés et tracent la limite de leurs forêts. Ne prennent-ils pas soin de les repeupler de gibier ? Ne dépensent-ils point d'argent pour le multiplier ? D'ailleurs, mon fils, nous n'avons pas fait le code ; il ne nous reste qu'à le respecter.

Un éclat de rire de Mathieu fut sa seule réponse.

Il était maintenant assis devant le large foyer, son fusil entre les jambes, et sa rude figure s'empourprait du reflet des flammes. Mathieu ne pouvait paraître beau qu'aux yeux d'une mère. Trapu, râblé, rouge de poil, on distinguait à peine ses yeux mangés par la barbe arrivant sous les paupières. La chevelure, inculte, contribuait à empreindre sa physionomie de dureté. — Des sourcils tracés comme une large barbe rouge au dessus de l'arcade sourcilière, un menton avancé, carré, une bouche lippue, tout concourait à faire de Mathieu un de ces hommes dont on s'éloigne d'instinct. Cagneux, marchant les genoux en dedans, il avait des mains énormes, terminées par des ongles crochus. Quand on l'entendait parler de braconnage, avec autant de tranquillité que s'il se fût agi d'un métier honnête, on ne pouvait s'empêcher de trouver qu'il possédait ce qu'on appelle en langage de théâtre " le physique de l'emploi."

Tandis que, courbé vers le feu, il en regardait voler les étincelles Madeleine le considérait avec une secrète épouvante. La grande lueur rouge faisait flamboyer sa chevelure et sa barbe ; ses prunelles avaient les jaillissements étranges et lumineux des félins. Une de ses longues mains se promenait sur le canon du fusil, avec lenteur, comme s'il eût éprouvé une secrète jouissance à caresser ce qu'il venait d'appeler son " gagne pain."

Quand l'horloge sonna dix heures, les cendres du foyer blanchirent ; Madeleine plia son ouvrage, le mit dans une corbeille, et Mathieu souhaita à sa mère un bonsoir froid. Il emporta son fusil avec lui.

A partir de ce jour, Mathieu ne vécut plus à la maison

Afin de donner un prétexte à ses sorties, il s'engagea pendant quelque temps dans une troupe de bûcherons. Histoire de mieux connaître le bois avant de l'exploiter. Habile quand il voulait, doué d'une force herculéenne, il devenait un précieux auxiliaire pour ses camarades, et ceux-ci trouvaient trop d'intérêt à le ménager pour s'étonner de lui voir apporter une grillade de sanglier ou un cuissot de chevreuil, qu'il ajoutait généreusement au maigre ordinaire de ses compagnons de travail.

Peu à peu, il diminua le nombre de ses journées de labeur, et vagua davantage à travers la campagne. Pendant ce temps, la mère cherchait le moyen de vivre de ses gains modiques. Elle se jeta à tous les travaux : lavant la lessive, binant les légumes, se louant pour ramasser durant la moisson ou pour faner pendant la fauche. Pour rien au monde elle n'eût voulu toucher à ce qu'apportait le fils ingrat et coupable. Elle mangeait son pain sec et buvait de l'eau quand les semaines se trouvaient mauvaises.

RAOUL DE NAVERY

A suivre